

La tonnelle couverte de vigne avait quelque chose de magique, Livius ne se l'expliquait pas vraiment, mais il n'y avait en fait jamais réfléchi à l'époque. Il admettait simplement qu'il y eût au monde un petit paradis, un étroit enclos où il se sentait toujours bien. En y repensant à présent, il lui fallait bien reconnaître que ce jardin était le plus mal entretenu qu'il eût jamais vu. Bien sûr, il avait du mal à imaginer papa Fabrio un sécateur à la main, taillant les arbres fruitiers ou sarclant les pieds de vigne avec une binette. À cette seule idée, il ne pouvait s'empêcher de sourire. « Il faut bien qu'ils poussent » avait répondu Fabrio un jour où il avait fait remarquer incidemment que les sarments s'enchevêtraient en une infinité de nœuds inextricables. À vrai dire, cela ne dérangeait pas Livius. C'est précisément ce qui faisait le charme magique de cet enclos, et Fabrio ne voulait pas le rompre. Ce n'était ni par paresse ni par négligence qu'il laissait la végétation foisonner librement en abandonnant le jardin à l'avidité sans bornes de la nature, mais il se réfugiait dans ce monde sauvage, intact et sans retenue, tout comme Livius l'avait fait par la suite. On eût dit qu'il n'avait été créé que pour lui, comme un ultime refuge. Il pouvait évoquer les senteurs des saisons les yeux fermés, il voyait les couleurs du jardin changer en été, puis à l'automne, les feuilles jaunies se racornir à en mourir, les flocons de neige se poser sur les branches noires des cerisiers, chaque année pareillement. La même neige tombait sur les mêmes branches. Peut-être le jardin voulait-il, par ces transformations saisonnières, masquer sa propre intemporalité. Livius se plaisait à croire que le lieu où le jardin plongeait ses racines n'était pas de ce monde. Le jardin tenait le quotidien à distance, il incitait à l'insouciance, à une paisible indifférence face aux désordres de la réalité. Il enivrait, berçait dans un rêve éveillé. Au début, Livius y allait à cause d'Antonia, il avait ainsi l'occasion d'être avec elle. Puis il y alla de plus en plus souvent seul, surtout pour échapper un moment à Maria-Luisa.

La lumière pénétrait rarement dans le grand salon, les lourds rideaux de brocart vert foncé étaient tirés la plupart du temps. Les meubles austères alignés le long des murs, l'armoire en chêne sculpté, les petites vitrines, les bibliothèques aux portes vitrées et le piano noir au fond de la pièce vivaient dans une perpétuelle pénombre. Devant le buffet verni, sur les fleurs du tapis persan rouge sombre encadré d'une bordure blanche, se trouvaient, ou plutôt s'étalaient les fauteuils dodus recouverts de rose pâle, et au centre de la pièce, ni trop loin, ni trop près des fauteuils, la petite table à thé dont les pieds touchaient le tapis laineux avec une telle grâce qu'elle semblait faire des pointes. De toute façon, il n'aimait pas le thé, et en été, quand l'air vibrait au dehors dans la chaleur d'août, il le détestait carrément. Il porta la tasse de porcelaine à ses lèvres en masquant son dégoût, jouant les enfants bien élevés, ce pour quoi il s'impressionnait lui-même en secret, tout en espérant que les quatre bouteilles de bière fraîche restées sur son vélo devant la maison, ne tiédiraient pas trop. Mais la cérémonie devait toujours se dérouler jusqu'au bout, toujours la même. Cela avait l'avantage qu'aucune surprise n'attendait jamais Livius. Il échangeait avec Maria-Luisa des phrases toutes faites bien rodées sur l'université, la famille, la

littérature, l'inflation et les prix, d'un ton de conversation mélodieux mais cependant plat et monotone, dont Livius savait qu'entre eux il ne deviendrait jamais plus naturel, plus intime. Ou bien il se contentait d'écouter l'interminable histoire de famille à laquelle Maria-Luisa s'abandonnait avec prédilection. Il avait l'impression que ces récits évoquant d'éminents ancêtres, dont l'histoire se perdait dans les brumes du passé, ne s'adressaient pas à lui, mais à un futur cinéaste, et Maria-Luisa déployait parfois un tel luxe de détails qu'elle semblait attendre la mise en scène de chaque épisode. Antonia restait alors en retrait, souriant parfois sans rien dire aux tourments de Livius, comme si elle pensait : « Tu vois, c'est ce que tu voulais, à présent, subis-en les conséquences. » Et tout ce temps, il devait éviter sans en avoir l'air le regard froid et condescendant de Cecilia. « Je m'en vais », disait-il au bout d'un moment avec une impatience à peine dissimulée et, quittant la table à thé, il se dirigeait nonchalamment vers la porte, abandonnant les trois femmes : « Je vais voir ce que fait Fabio »...

— Qu'est-ce qu'ils veulent, ceux-là ?

Le lieutenant Livius sursauta en entendant la voix du caporal, quelque peu agacé d'avoir été arraché à sa douce rêverie. Il se pencha vers l'avant et regarda à travers le pare-brise. Il y avait deux hommes au bord de la route. L'un d'eux, un grand maigre en treillis, droit comme un i, portait une mitraillette à l'épaule. À quelques pas derrière lui au pied de la falaise abrupte, se tenait un autre type plus petit, en imperméable sombre, un casque sur la tête. Il semblait être l'ombre du premier sur la paroi rocheuse.

— Arrêtez, dit Livius. Ils nous attendent peut-être.

Le chauffeur de la jeep, un jeune caporal à l'air rêveur, hocha la tête. Il tourna légèrement le volant vers la droite et s'arrêta au bord de la route. Le militaire à la mitraillette s'avança vers la voiture et regarda vers le siège arrière par la fenêtre du conducteur.

— Lieutenant Livius Maxim ?

Livius considéra les galons du soldat puis son visage émacié, bruni par le soleil.

— C'est cela même, mon adjudant. Y a-t-il un problème ?

L'adjudant ouvrit la portière du conducteur :

— Descendez, mon caporal !

Le caporal, agrippé des deux mains au volant, regarda l'adjudant sans comprendre.

— Comment ?...

— Ne discutez pas ! À partir d'ici, c'est nous qui conduisons la voiture. Désolé, mais vous devez rentrer à pied à la base.

Le caporal ne savait plus que faire. Il sembla vouloir se retourner vers le lieutenant pour lui demander de l'aide, mais se ravissant, il s'adressa de nouveau à l'adjudant :

— Vous n'en avez pas le droit ! J'ai ordre de...

— Ne la ramenez pas avec moi, mon caporal. J'ai tous les droits. Nous sommes en zone frontalière, et si je veux, je peux même faire mettre un général à plat ventre. Allez, dehors, avant que je ne me fâche !

Le tout très calmement, sans crier. Presque en souriant. C'est peut-être ce qui convainquit le caporal. Il marmonna encore quelque chose et s'extirpa de la jeep. L'adjudant se glissa à sa place, referma la portière et mit le contact. Au même moment, l'homme en imperméable prit place sur le siège du passager.

— En route, Divjak !

Quand la voiture démarra, le lieutenant jeta un coup d'œil en arrière vers le caporal abandonné au milieu de la route, l'air désemparé.

— Ça ne plaira pas au colonel Blankov, fit-il remarquer à mi-voix.

— À qui ? dit l'adjudant en haussant les épaules. Ici, c'est le secteur du colonel Mavrov, pas de Blankov. Par ailleurs, nous avons besoin d'une jeep à la garnison, la nôtre est en panne.

— Je ne suis pas sûr que cela plaise non plus au colonel Mavrov, reprit le lieutenant. Je doute qu'il soit heureux d'apprendre que ses hommes ont volé une jeep !...

— Là-dessus, vous pouvez être tranquille, dit l'homme à l'imperméable en se retournant. (Il ôta son casque. Il avait des cheveux blonds clairsemés et des yeux souriants.) Je puis vous assurer que le colonel Mavrov n'a pas la moindre idée de qui peut bien être ce colonel Blankov, mais même s'il le connaissait, il le tiendrait pour un connard de lèche-bottes. Et le colonel Mavrov prend toujours son pied quand il trouve le moyen de mettre des bâtons dans les roues à un connard de lèche-bottes !

Le lieutenant Livius ne répondit pas. Quel endroit, pensa-t-il. Il n'y a pas à dire, c'est bien le désert. Zone frontalière, pratiquement en état de guerre. Au bout de nulle part. Et lorsqu'il regarda par la vitre de la jeep, son impression se trouva confirmée par le monde extérieur. C'était une région montagneuse désolée, on n'y voyait ni homme ni bête, pas même un arbre. Quelques petits arbustes épineux, une rare herbe jaunâtre qui poussait comme la barbe d'un géant sur les versants abrupts. Et les rochers. Ils semblaient avoir été déchargés là, les uns sur les autres. Mais qu'avait-il à voir avec tout cela ? Plus que deux semaines. La route montait toujours, Livius sentit ses oreilles bourdonner. À quelle altitude pouvaient-ils être ? Mille mètres ? Plus ? Les nuages gris sombre, noirs par endroits, semblaient flotter à portée de la main au-dessus de leurs têtes. Comme les volutes paresseuses d'une épaisse fumée stagnant entre les sommets.

Le matin même, à Negrov, il avait été surpris quand l'officier de semaine lui avait annoncé sa destination. Il n'avait jamais entendu parler de cet endroit. Il ne savait même pas que l'armée avait une garnison dans ces montagnes. Il ne se souvenait pas en avoir entendu parler au cours des mois qu'il venait de passer à l'armée. Quand il demanda à l'officier de préciser où il devait se rendre, celui-ci eut un haussement d'épaules agacé. Il n'avait pas le temps de s'occuper de cela. Il

n'en avait pas la moindre idée. Le courrier venait d'arriver de la capitale, portant le nom de ces montagnes, s'ils le disaient, il devait bien y avoir quelque chose là-bas. Que Livius lui fiche la paix, il avait d'autres chats à fouetter. Là-dessus, il s'était enfermé dans son bureau et remis à boire. Et le malheureux caporal désigné comme chauffeur, qui devait à présent se taper à pied les soixante kilomètres de retour, l'avait aussi regardé d'un air ahuri en apprenant leur destination. Pourtant, il croyait dur comme fer avoir été en mission dans les moindres coins de la côte. Ils avaient cherché sur la carte, bien sûr, ce bled n'était pas indiqué, rien qu'un sentier montant entre les rochers, mais, là, tiens, une route carrossable.

Finalement, Livius n'était pas mécontent de pouvoir sortir de Negrov. Tout y allait de travers. Quand un pays s'effondre, l'armée se désagrège aussi. Énervement, pagaille, ordres contradictoires. Récemment, l'un des chefs de section avait carrément filé, il était rentré dormir chez lui. Comme ça. On n'avait envoyé personne pour le ramener.

Il renversa la tête sur le dossier en fermant machinalement les yeux pour faire disparaître ce monde où l'homme n'avait pas sa place. Assis tout seul sur la banquette arrière, il a l'étrange sensation que tout cela se passe vingt ans plus tôt, dans un autre monde, il va à la campagne avec ses parents, chez les grands-parents, c'est dimanche et il sent la saveur du bouillon et de la viande rôtie, il entend sa mère et son père parler à voix basse sur le siège avant, leurs paroles n'ont pas grand sens pour lui, ce ne sont que des mots avec lesquels il n'a rien à voir s'il n'est pas question de lui, mais ils restent en lui pour plus tard, quand il en aura besoin, il regarde le paysage d'été, les minuscules points rouges des moissonneuses au loin, les mirages au-dessus des champs de blé...